



La Structure du Récit Autobiographique dans l'Œuvre de Simone de Beauvoir : *Mémoires d'une Jeune Fille Rangée**

Malihe ZIAEE**/Reza ZATALYAN***/Mahboobeh FAHIMKALAM****

Résumé— Simone de Beauvoir est l'un des écrivains philosophiques engagés sous l'influence de la pensée existentialiste du XX^e siècle qui se découvre dès l'âge tendre une profonde passion pour la lecture et l'écriture. Son roman *Les Mandarins* remporte le prix Goncourt. Elle abandonne toutefois le genre romanesque pour se consacrer aux essais et aux ouvrages autobiographiques, comme un genre littéraire et artistique qui se caractérise plus ou moins par l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage. Elle a écrit cinq volumes autobiographiques. En 1958, paraît *Mémoires d'une jeune fille rangée* qui est structuré, complexe et plus travaillé qu'il n'y apparaît pas au premier regard, suivi de *la Force de l'âge* et de *la Force des choses*. À travers cette fresque autobiographique, elle propose un exemple de libération féminine. Nous voudrions montrer que les *Mémoires d'une jeune fille rangée* est un récit autobiographique réussi et démontrer à travers cette œuvre de quelle façon Beauvoir respecte les principes des théories de Philippe Lejeune et répond aux différentes questions du lecteur à propos des motifs qui se prêtent à composer ce livre comme une autobiographie.

Mots-clés— Philippe Lejeune, Simone, autobiographie, auteur, lecteur.

*Date de réception : 2017/09/19

Date d'approbation : 2017/12/26

**Doctorante, Université Azad Islamique, Unité de Sciences et de recherches, E-mail : baharzm@gmail.com

***Maître assistant, Université Azad Islamique, Unité de Sciences et de recherches (auteur responsable), E-mail : rezazatalyan1932@gmail.com

****Maître de conférences, Université Azad Islamique d'Arak, E-mail : mahramin2004@yahoo.com

I. INTRODUCTION

Le nouveau roman veut renouveler le genre romanesque, l'intrigue passe donc au second plan, les personnages deviennent secondaires et inutiles, s'ils sont présents ils sont parfois nommés par des initiales. Ces changements supposent une lecture minutieuse avec une réflexion approfondie. Le XX^e siècle est marqué par les deux guerres mondiales et l'esprit des hommes est ancré (d'après l'expression consacrée de Nathalie Sarraute), dans ce sentiment de vivre dans « l'Ère du soupçon ». Une révolution romanesque (car cela est sans appel) permet donc de traduire cette sensation de malaise et d'insécurité, mais aussi de briser la triste régularité d'une continuité littéraire jusque-là jamais remise en cause. Après la seconde guerre mondiale, les écritures du moi connaissent un nouvel essor et l'autobiographie est un genre à grand succès qui a cependant évolué à cause de Freud et la psychanalyse, on peut citer André Gide, Jean-Paul Sartre, Nathalie Sarraute et Simone de Beauvoir.

Simone de Beauvoir a écrit cinq volumes autobiographiques : *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force de l'âge*, *La force des choses I*, *La force des choses II* et *Tout compte fait*. Elle nous y livre l'histoire de sa vie. Mais dans son projet autobiographique, le lecteur trouve aussi un univers multiforme dans lequel son histoire privée se conjugue avec toute l'histoire de son époque. A la recherche de son moi, Simone de Beauvoir donne le spectacle du développement de sa conscience, de la volupté de la réminiscence et de l'angoisse de l'avenir. Elle se mesure au temps et cherche à trouver un sens à sa vie.

Cet article a tout particulièrement *Mémoires d'une jeune fille rangée* pour corpus, ce qui ne nous empêche pas de puiser dans le réservoir de ses autres œuvres des propos et des citations probantes pour élucider, autant que possible, notre point de vue ci-après abordé. Dans notre étude, nous avons examiné les problèmes associés à l'auto-analyse ; les limites, les insuffisances et les exigences du genre autobiographique. Nous étudions comment elle crée la distance qui se manifeste entre l'identité de l'auteur et celle du personnage pour se représenter dans ses écrits ? Quelle est la manière dont Simone de Beauvoir elle-même tient compte de cette distance ?

Dans l'entreprise autobiographique, il ne s'agit pas premièrement de dévoiler des faits ou une vérité singulière historique, mais de révéler une certaine vérité intérieure personnelle. Nous avons découvert que la valeur de ses écrits autobiographiques n'est pas dans l'exactitude de l'information donnée par notre auteur, mais dans la vérité de son image de soi.

II. LE SENS DE LA LITTÉRATURE POUR L'AUTEUR

« L'écriture c'est un labeur pénible », écrit-elle dans *La force des choses*, c'est « autre chose qu'un métier ; une passion ou, disons, une manie » (Simone de Beauvoir, 1990, p. 372). Pour elle, le langage exprime la substance des choses et la littérature peut éclaircir les mystères de la vie. Elle confie que ce sont toujours des livres qui l'ont rassurée contre la peur du néant ; même très jeune elle pensait que le monde ne contenait rien de plus précieux. Dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle précise : « Tant qu'il y aurait des livres le bonheur m'était garanti » (Simone de Beauvoir, 1991, p. 216). En lisant, elle élargit son horizon, en écrivant, elle métamorphose l'ignorance en savoir.

Voulant donner à la littérature une place importante dans sa vie, Simone de Beauvoir la voit jouer le rôle principal de « Manifester des vérités ambiguës, séparées, contradictoires » (Simone de Beauvoir, 1993, p. 358).

Dans *La Force des choses II*, elle écrit que son but primordial est d'accorder « du prix aux mots et à la vérité » (Simone de Beauvoir, 1990, p. 120). Son projet de connaître le monde reste toujours étroitement lié à celui de l'exprimer. La littérature lui ouvre le monde et lui permet de le démystifier ; elle lui permet aussi d'atteindre des horizons jamais explorés. Écrire est pour elle la manière la plus importante de faire face aux autres, et le moyen le plus important de connaître la vie. Par ailleurs, la littérature constitue aussi pour elle une manière de résoudre ses problèmes. C'est dans *Tout compte fait* que Simone de Beauvoir confirme son point de vue sur la fonction de l'écriture dans sa vie : « Dans les périodes difficiles de ma vie, griffonner des phrases – fussent-elles n'être lues par personne – m'apporte le même réconfort que la prière au croyant : par le langage je dépasse mon cas particulier, je communique avec toute l'humanité... » (Simone de Beauvoir, 1989, pp. 168-169).

En essayant de neutraliser ainsi ses contrariétés, sa tristesse, ses inquiétudes, Simone de Beauvoir veut en même temps permettre aux lecteurs de la connaître ; en livrant ses expériences au public, elle souhaite les universaliser ; elle croit faire découvrir ainsi à ses lecteurs « au fond de leurs malheurs individuels, les consolations de la fraternité » (*Ibid.*, p. 169).

Selon elle, ceci est un des principaux bénéfices de la littérature : « La présence en chaque homme des autres hommes, c'est par le langage qu'elle se matérialise et c'est une des raisons qui me font tenir la littérature pour irremplaçable... » (*Ibid.*, p. 263).

En écrivant, elle tente de lutter contre la solitude qui nous est commun à tous. Dans *La Force de l'âge*, Simone de Beauvoir nous fait remarquer que, pour elle, « la littérature n'apparaît que lorsque quelque chose dans la vie se dérègle » (Simone de Beauvoir, 1993, p. 416).

Elle explique que dans les moments de sa vie où elle se trouve submergée ou abattue, la littérature lui semble une entreprise vaine ; de la même façon, lorsqu'elle trouve la vie trop facile elle n'éprouve aucune envie de créer. Pour écrire, explique-t-elle, il faut prendre du recul, il faut s'écarter un peu du sujet pour pouvoir le voir sous des angles nouveaux.

III. LA LITTÉRATURE COMME ENTREPRISE PHILOSOPHIQUE

Les œuvres autobiographiques de Simone de Beauvoir sont écrites à partir d'une optique philosophique ; force est de noter que cette auteure a tenté toute sa vie de suivre les grandes lignes de la pensée existentialiste pour vivre et pour construire son avenir. Ses œuvres ne sont pas écrites pour illuminer les doctrines sartriennes qui sont aussi les siennes. Mais peut-être Simone de Beauvoir essaie-t-elle dans ses *Mémoires* de nous montrer comment une vie peut être organisée à partir des données de l'existentialisme.

Dans ses *Mémoires*, Simone de Beauvoir insiste sur la manière dont elle a fait usage de sa liberté et sur le rôle que celle-ci a joué dans sa vie. « L'auteur écrit pour s'adresser à la liberté des lecteurs et il la requiert de faire exister son œuvre » (Sartre, 1990, p. 58). écrit Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?* À travers ses volumes autobiographiques, Simone de Beauvoir réitère ce même thème : « La liberté était notre unique règle. » (Simone de Beauvoir, 1993, p. 54) écrit-elle dans *La Force de l'âge*. D'après les doctrines existentialistes, l'homme est libre de se faire et de se définir, il est responsable de ce qu'il est et de ce qu'il devient ; il se crée tel qu'il se veut être. Pour assumer cette liberté l'homme doit agir ; il s'invente librement à partir de ses actes et doit se projeter hors de lui-même en accomplissant des projets.

Pour Sartre, écrire c'est aussi une façon d'assumer sa liberté et de transcender sa situation : « Un écrit est une entreprise, puisque nous estimons que l'écrivain doit s'engager tout entier dans ses ouvrages... » (Jean-Paul Sartre, 1990, p. 40.) écrit-il dans *Qu'est-ce que la littérature ?* Dans ses écrits autobiographiques, ainsi que dans l'ensemble de tous ses autres ouvrages, Simone de Beauvoir nous fait entendre qu'elle partage ce point de vue sur l'écriture : « Nous mesurons la valeur d'un homme d'après ce qu'il accomplissait : ses actes et ses œuvres. » (Simone de Beauvoir, 1993, p. 54) écrit-elle dans *La Force de l'âge*. Et elle précise : « Moi, mon entreprise, ce fut ma vie même, que je croyais tenir entre mes mains » (*Ibid.*, p. 409).

Simone de Beauvoir nous montre aussi que pour elle l'essence d'une vie naît des actes qu'on accomplit et, dans son cas, de ce qu'on écrit. Précisant les relations de la liberté et de l'écriture, elle dit : « C'est essentiellement dans le domaine de la création littéraire que j'ai fait usage de ma liberté ; on

écrit à partir de ce qu'on s'est fait être, mais *c'est toujours un acte neuf.* » (Simone de Beauvoir, 1989, p. 43 : C'est nous qui soulignons)

Dans cette perspective, l'autobiographie ne nous livre pas simplement la vie de l'auteur, racontée à partir des circonstances et des relations avec les autres qui l'ont surtout marquée ; elle nous donne, en plus, une certaine définition de cette existence et de la vision qui l'a nourrie. L'évolution de la vie d'un auteur comprend aussi l'évolution de sa pensée. C'est ce que Simone de Beauvoir elle-même nous dit dans *Que peut la littérature ?* : « La réalité n'est pas un être figé : c'est un devenir, c'est je le répète, un tournoiement des expériences singulières qui s'enveloppent les unes les autres tout en restant séparées » (Simone de Beauvoir et al. 1965, p. 80). Comme le dit Philippe Lejeune dans *Le pacte autobiographique* : « Toute autobiographie est l'expansion de la phrase : « je suis devenu moi. » (Lejeune, 1975, p. 241).

L'existentialisme est une philosophie tournée vers le concret, vers l'action. Dans ses *Mémoires*, Simone de Beauvoir nous parle de son besoin d'agir et de se réaliser. Même très jeune, il lui a fallu un but à atteindre, des difficultés à vaincre. Pour la jeune Simone de Beauvoir tout devait mener quelque part : « Toutes mes journées avaient désormais un sens : elles m'acheminaient vers une libération définitive. » (Simone de Beauvoir, 1991, p. 395.) Elle a besoin de se sentir chargée d'une mission, qu'elle appelle une entreprise fondamentale d'appropriation du monde, une vocation. « Ma vie à moi conduira quelque part. » (*Ibid.*, p. 145) écrit-elle dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

L'existentialisme est une philosophie tournée vers l'avenir dans laquelle l'homme se construit à travers ses choix et ses actes. Dans cette perspective, un projet ou une œuvre peut aussi signifier le refus du passé. Madeleine Descubes écrit à ce sujet : « Liquidier son passé personnel avait été pour Simone de Beauvoir une chose somme toute bien simple puisque le passé – elle s'en est expliquée – s'était détaché d'elle plus qu'elle n'avait eu à s'en arracher » (Madeleine Descubes, 1974, p. 62). D'après la philosophie existentialiste, l'homme se crée à partir de sa situation et pour la transcender, il la surmonte. Ce que Simone de Beauvoir nous montre dans son essai *Pvrrhus et Cinéas*, elle nous le montre aussi dans ses écrits autobiographiques. Son désir de refuser son passé nous est présenté de façon implicite et explicite dans les cinq volumes autobiographiques ; on le trouve *plus accentué* peut-être dans le premier, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, où elle décrit son enfance, son adolescence et le milieu qui est le sien. Il semble que Beauvoir veut nous faire voir un parallèle entre l'ignorance dans laquelle se réfugient les membres de la classe bourgeoise et celle de l'enfant qu'elle était. Dans sa description de ce milieu étouffant, on voit une tentative de se débarrasser de son passé ; elle veut nous montrer

comment elle a transcendé sa « situation », c'est-à-dire sa famille et sa classe sociale.

Simone de Beauvoir nous parle clairement de sa notion de l'engagement, et de l'importance de s'insurger contre les injustices du système de classes. Un autre concept existentialiste qui mérite considération dans cette étude est celui de l'intersubjectivité. Les *Mémoires* nous donnent l'occasion de voir où Simone de Beauvoir se place par rapport au monde. Dans *La Force de l'âge*, elle note comment ses idées sur ses relations avec autrui ont changé depuis sa jeunesse : « J'admettais, enfin, que ma vie n'était pas une histoire que je me racontais, mais un compromis entre le monde et moi... » (*Ibid.*, p. 554).

Elle se rend compte que la présence des autres qui limite sa propre liberté influence parfois ses pensées et ses actions. Voulant la liberté, écrit-Jean-Paul Sartre, « nous découvrons qu'elle dépend entièrement de la liberté des autres, et que la liberté des autres dépend de la nôtre » (Sartre, 1967, p. 83). Il précise que cette dépendance conditionne aussi la pensée : « Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre [...] l'autre est indispensable à mon existence... » (*Ibid.*, pp.66-67) Dans ses *Mémoires*, Simone de Beauvoir nous montre à plusieurs reprises la fascination qu'elle a pour se voir du dehors, pour voir ses expériences éclairées par le regard des autres.

IV. L'AUTOBIOGRAPHIE ET LA CONNAISSANCE DE SOI

Si l'autobiographe désire faire voir et comprendre qu'il est au lecteur, plus important peut-être encore est le besoin de se connaître lui-même par cet exercice. On peut voir là la raison primordiale pour laquelle l'auteur entreprend de se dire et de se décrire.

L'autobiographe se sent poussé par un besoin personnel de se trouver ; on écrit l'histoire de sa vie pour comprendre qui l'on est et pourquoi l'on existe. Dans ses écrits autobiographiques, Simone de Beauvoir elle-même semble reconnaître que son entreprise de se donner à voir à tout le monde n'est pas dépourvue d'un but intéressé. Dans *Tout compte fait* elle écrit : « Mon désir de connaître, est-ce de l'ouverture de l'esprit ou une curiosité frivole ? Quant à moi je m'accepte sans réticences. Quand je me 'reconnais', je m'amuse » (Simone de Beauvoir, 1989, p. 57). Selon elle, toute œuvre littéraire est essentiellement une recherche ; écrire c'est créer le monde à neuf en le découvrant.

Selon Simone de Beauvoir, une œuvre réussie peut transfigurer et justifier la vie de son auteur. Pour elle, la littérature a pour but d'assurer son salut devant le monde. Dans *Conditions et limites de l'autobiographie* Georges Gusdorf¹ écrit : « L'homme qui se raconte se recherche lui-même

à travers son histoire ; il ne se livre pas à une occupation désintéressée, mais à une œuvre de justification personnelle » (Citée en annexe par Philippe Lejeune, 1971, pp. 227-228).

Dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* Beauvoir nous décrit son goût pour les auteurs tels que Barrès, Gide, Valéry et Claudel : « Refus des paroles creuses, des fausses morales et de leur confort : cette attitude négative, la littérature la présentait comme une éthique positive. De notre malaise, elle faisait une quête : nous cherchons un salut. Si nous avons renié notre classe, c'était pour nous installer dans l'Absolu » (Simone de Beauvoir, 1991, p. 270).

Elle reprend ainsi les idées de Gusdorf sur l'autobiographie : « la tâche de l'autobiographe est d'abord une tâche de salut personnel [...]. Il s'agit, pour celui qui tente l'aventure, de conclure *un traité de paix et comme une nouvelle alliance, avec soi-même et avec le monde* » (Citée en annexe par Lejeune, 1971, p. 228. C'est nous qui soulignons)

C'est nous qui notons que dans ses œuvres autobiographiques, Simone de Beauvoir semble vouloir créer une nouvelle entente entre elle-même et ses lecteurs, essayant de justifier ses actions et ses pensées devant le public et aussi dans son for intérieur pour son propre bien.

Ayant renoncé à la foi chrétienne, pendant sa jeunesse notre auteur voit dans la littérature la quête d'un salut. Elle écrit en effet dans ce sens dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* quand elle parle de la littérature comme du moyen d'assurer une immortalité qui compenserait l'éternité perdue : « il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de cœurs » (Simone de Beauvoir, 1991, p. 197)

Plus tard dans son troisième volume autobiographique, *La force des choses 1*, Simone de Beauvoir nuance cette confiance et dit que non seulement son attitude envers la mort a changé depuis sa jeunesse mais qu'elle n'a jamais cru au caractère sacré de la littérature :

« Dieu était mort quand j'avais quatorze ans, rien ne l'avait remplacé : l'absolu n'existait qu'au négatif, comme un horizon à jamais perdu. J'avais souhaité devenir, comme Emily Brontë ou George Eliot, une légende ; mais j'étais trop convaincue qu'une fois mes yeux fermés plus rien ne serait rien pour tenir fortement à ces rêves. Je périrais avec mon époque, puisque je mourrais : il n'y a pas deux manières de mourir. Je souhaitais être lue de mon vivant par beaucoup de monde, qu'on m'estimât, qu'on m'aimât » (Simone de Beauvoir, 1990, pp. 70-71. C'est nous qui soulignons.)

Certains, comme Lejeune par exemple, ont vu dans l'autobiographie une soif d'éternité. Simone de Beauvoir nie tout désir de cette sorte : « elle

prétend croire trop radicalement à la mort pour se soucier de ce qui arrivera après » (*Ibid.*, p. 57). Mais si notre auteur ne se soucie guère de ce qu'elle laissera à la postérité, elle se sent tout de même obligée dans ses écrits autobiographiques de dissiper certains malentendus qui circulaient de son vivant à propos de sa personne et de ses œuvres. Dans *La Force des choses II*, elle explique « Je savais que plus la presse parlerait de moi, plus je serais défigurée : j'ai écrit ces Mémoires en grande partie pour rétablir la vérité... » (*Ibid.*, P. 496). Ses œuvres autobiographies ainsi que ses entretiens constituent pour elle un moyen important de s'expliquer et de montrer dans quels sens elle a souvent été mal comprise par son public.

V. LE DÉSIR DE SE FAIRE CONNAITRE

Pour Simone de Beauvoir, l'écriture est un moyen de faire estimer son existence par autrui. À travers ses œuvres autobiographiques, elle tente de se faire connaître dans le monde. Georges Gusdorf commente ce désir d'affirmation devant les autres : « Chacun d'entre nous a tendance à se considérer comme le centre d'un espace vital [...] En racontant ma vie, je m'atteste par-delà ma mort, afin que se conserve ce capital précieux qui ne doit pas disparaître » (Cité en annexe par Lejeune, 1971, p. 218).

Certes, l'écrivain se sent poussé à écrire l'histoire de sa vie par un certain sentiment de sa propre importance, mais Simone de Beauvoir veut nous faire entendre que le but de son projet autobiographique dépasse ce besoin de construire une image de soi-même. Elle précise fermement son point de vue spécifique sur ce sujet : « Cette vaine et d'ailleurs impossible entreprise ne m'intéresse pas. Ce que je souhaiterais c'est me faire une idée de ma situation dans le monde » (Simone de Beauvoir, 1989, p. 58).

Dans *L'autobiographie en France*, Philippe Lejeune cherche à écarter le jugement de vanité et d'amour-propre que le lecteur peut porter sur l'autobiographe. Certes, l'auteur est poussé, dans une certaine mesure, par une impulsion narcissique. Dans le cas de Simone de Beauvoir, toutefois, son besoin de sentir le regard d'autrui sur elle-même peut être interprété comme une intention non pas de mettre l'emphase sur sa propre importance dans le monde, mais de vouloir accéder à une certaine forme d'être pour assurer son existence devant autrui. Il existe selon Philippe Lejeune plusieurs façons de suggérer au lecteur que l'on n'écrit pas parce qu'on se plaît à parler de soi-même mais « par nécessité, par vertu : on affirme d'abord le caractère exceptionnel, privilégié de la situation d'intériorité pour la connaissance de l'homme » (Lejeune, 1971, p. 82).

Dans les œuvres autobiographiques de Simone de Beauvoir, on remarque le désir de l'auteur de faire profiter les autres de son expérience ; devenant en quelque sorte pédagogue, elle essaie de transmettre au lecteur les vérités de la vie, de communiquer « le goût de [sa] propre vie... »

(Simone de Beauvoir, 1989, p. 634). L'écriture de Simone de Beauvoir était engagée sous l'influence de la pensée existentialiste de Sartre. On peut donc dire aussi qu'écrire sans mentir a été la raison pour laquelle Beauvoir conclut le pacte autobiographique ayant une forme minimale qui provient l'identité de nom propre entre l'auteur, le narrateur et le personnage. Elle veut que les gens l'écoutent, qu'ils apprennent quelque chose à travers ses propres expériences ; dans ses écrits, elle confie surtout le besoin de communiquer les événements pour les arracher à l'oubli :

« J'avais toujours eu le goût de la communication. [...] j'étais loquace. Tout ce qui me frappait au cours d'une journée, je la racontais, ou du moins j'essayais [...] J'aimais, à quinze ans, les correspondances. Les journaux intimes [...] qui s'efforcent de retenir le temps » (Simone de Beauvoir, 1991, p. 197).

Pour Simone de Beauvoir, c'est par les mots qu'on se fait connaître et comprendre. Elle s'explique souvent sans sur son besoin intense de se dire et de se décrire, de donner sa vie à voir, de raconter ses expériences aux autres à tel point que c'est par sa passion de communiquer qu'elle restera sans doute à la postérité. Le Mal est essentiellement pour elle de ne pouvoir se dire et de se faire entendre.

Elle veut communiquer ses expériences aux autres non seulement pour se voir sous le regard de l'Autre, mais parce que cela lui donne du plaisir de revenir sur ses propres préoccupations et de ramener à soi tous les autres problèmes qu'elle a trouvés chez les autres. Elle a la passion de communiquer et se taire, vivre dans le silence lui semble insupportable : « Ce que je rêvais d'écrire, c'était un 'roman de la vie intérieure' ; je voulais communiquer mon expérience » (*Ibid.*, p. 288).

VI. CONCLUSION

C'est essentiellement l'Occupation et la Seconde guerre mondiale qui vont amener les écrivains philosophiques à sortir de leur individualisme et à faire preuve d'une action engagée, c'est ainsi que Simone de Beauvoir donnera une définition très claire de cette notion d'engagement dans ses mémoires et insiste sur le fait que l'écrivain engagé met en jeu bien plus que sa réputation d'auteur en écrivant.

En écrivant, notre auteur se sent liée aux autres ; ses expériences s'universalisent. Dans *Que peut la littérature ?* Simone de Beauvoir nous explique le rôle de cette recherche : « Chaque homme est fait de tous les hommes et il ne se comprend qu'à travers ce qu'ils livrent d'eux et à travers lui-même » (Simone de Beauvoir et al. 1965, p. 92). Cette idée est partagée par Sartre : « Pourquoi lit-on des romans ou des essais ? Il y a quelque chose qui manque, dans la vie de la personne qui lit et c'est cela qu'il cherche dans

le livre » (Jean-Paul Sartre et *al.* 1965, p. 121). Selon Sartre, ce qui manque au lecteur, c'est le sens qu'il va donner au livre qu'il lit, et ce sens qui manque c'est aussi le sens de sa vie, « cette vie qui est pour tout le monde mal faite, mal vécue, exploitée, aliénée, dupée... » (*Ibid.*, 1965, p. 122). L'auteur ne nous donne pas simplement sa propre histoire, il nous livre aussi les histoires des autres, ainsi que l'histoire de son époque. Il incite les autres à penser à leur propre vie, à en chercher des parallèles, à trouver dans la vie de l'auteur une signification à leur propre existence. Selon Sartre, le lecteur trouve la signification de sa propre vie dans l'œuvre qu'il lit. Il saisit la vision du monde de l'auteur et y trouve sa propre réalité : « mais d'une part cette vision du monde vous vous y collez, vous la faites, vous la réalisez... » (*Ibid.*, 1965, p. 122).

L'écriture de Simone de Beauvoir était engagée sous l'influence de la pensée existentialiste de Sartre.

Dans *La Force de l'âge*, Simone de Beauvoir constate la même chose : « Impossible de faire la lumière sur sa vie sans éclairer, ici ou là, celle des autres » (Simone de Beauvoir, 1993, p. 12, c'est nous qui soulignons). Simone de Beauvoir voit dans ses œuvres une sorte de devoir social : la littérature lui permet de servir l'humanité : « Quel plus beau cadeau lui faire que ses livres ? [...] j'acceptais mon « incarnation » mais je ne voulais pas renoncer à l'universel : ce projet concilia tout... » (Simone de Beauvoir, 1991, p. 197). Pour Simone de Beauvoir, la littérature constitue un moyen de réunir l'universel et le singulier ; elle est une mission, un mandat qui implique le souci de soi ainsi que le souci des autres.

Notre auteur veut transmettre sa propre expérience en espérant être utile à autrui. Elle précise ce projet dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « Me perfectionner, m'enrichir, et m'exprimer dans une œuvre qui aiderait les autres à vivre » (*Ibid.*, p. 265). Se faire aimer, se faire connaître, aider les autres ; à la fin elle constate qu'elle y a réussi : qu'elle a obtenu ce qu'elle voulait : « Elle [la notoriété] m'a donné ce que je souhaitais : qu'on aimât mes livres et moi à travers eux ; *que des gens m'écoutent, et leur rendre service en leur montrant le monde tel que je le voyais* » (Simone de Beauvoir, 1990, p. 496. C'est nous qui soulignons).

NOTES

[1] Georges Gusdorf est un philosophe et épistémologue français, issu d'un père juif et d'une mère protestante tous deux de nationalité allemande, et né près de Bordeaux en 1912. Il est mort le 17 octobre 2000, à l'âge de quatre-vingt-huit ans et est inhumé au cimetière d'Arcachon.

BIBLIOGRAPHIE

[1] ANGELFORS Christiana, La comparaison pour le pacte autobiographique dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir et *Les Mots* de Jean-Paul Sartre. Mémoire de master, 2004.

- [2] BAIR Deirdre, *Simone de Beauvoir A biography*, Summit Books, New York, 1990.
- [3] BEAUVOIR Simone, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, Paris, 1991.
- [4] BEAUVOIR Simone, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, Paris, 1989.
- [5] BEAUVOIR Simone, *La Cérémonie des adieux*, Gallimard, Paris, 1981.
- [6] BEAUVOIR Simone, *La force des choses I*, Gallimard, Paris, 1990.
- [7] BEAUVOIR Simone, *La force des choses II*, Gallimard, Paris, 1990.
- [8] BEAUVOIR Simone, *La force de l'âge*, Gallimard, Paris, 1993.
- [9] BEAUVOIR Simone et al., *Que peut la littérature ?*, Union Général d'Éditions, Paris, 1965.
- [10] DESCUBES Madeleine, *Connaître Simone de Beauvoir*, Resma, Paris, 1974.
- [11] DEGUY Jacques, « Simone de Beauvoir : la quête de l'enfance, le désir du récit, les intermittences du sens », *Revue des Sciences Humaines*, 22, pp. 63 – 101
- [12] LECARME Jacques et LECARME-Tabone Éliane, *L'Autobiographie*, Armand Colin, Paris, 1997.
- [13] LECARME-Tabone Éliane, *Mémoires d'une jeune fille rangée de Simone de Beauvoir*, Gallimard, Paris, 2000.
- [14] LEJEUNE Philippe, *L'Autobiographie en France*, Librairie Armand Colin, Paris (3e éd) 1998.
- [15] LEJEUNE Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Éditions du Seuil, Paris, 1975.
- [16] LEJEUNE Philippe, *Je est un autre*, Éditions du Seuil, Paris, 1980.
- [17] LEJEUNE Philippe, *Brouillons de soi*, Éditions du Seuil, Paris, 1998.
- [18] SARTRE Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Les Éditions Nagel, Paris, 1976.
- [19] SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* Gallimard, Paris, 1990.